

Le destin mouvementé de deux entreprises industrielles du pays rural du lac Saint-Pierre : les tanneries Ralston et Yale dans la seconde moitié du XIX^e siècle

Jocelyn Morneau

Volume 20, Number 2, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72725ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (print)
1923-2101 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Morneau, J. (2014). Le destin mouvementé de deux entreprises industrielles du pays rural du lac Saint-Pierre : les tanneries Ralston et Yale dans la seconde moitié du XIX^e siècle. *Histoire Québec*, 20(2), 35–41.

Le destin mouvementé de deux entreprises industrielles du pays rural du lac Saint-Pierre : les tanneries Ralston et Yale dans la seconde moitié du XIX^e siècle

par Jocelyn Morneau, historien

Historien, Jocelyn Morneau est chargé de cours à l'Université du Québec à Trois-Rivières et chercheur associé au Centre interuniversitaire d'études québécoises (CIEQ). Il est l'auteur de Petits pays et grands ensembles : les articulations du monde rural au XIX^e siècle. L'exemple du lac Saint-Pierre (2000), de Une ville à la campagne : Louiseville en Mauricie, 1960-2000. Population et destin industriel (2004), et coauteur de Histoire de Lanaudière (2012).

Au fur et à mesure que la recherche avance, on se rend compte que l'industrialisation au XIX^e siècle est un phénomène économique et social étonnamment complexe. Elle transforme le monde des techniques, bouleverse l'univers du travail et l'organisation sociale, et redéfinit le rapport au territoire. Répertoires, annuaires statistiques et recensements décennaux, pour ne nommer que ces sources, nous en présentent une vue d'ensemble. Mais la compréhension du fait industriel passe nécessairement par l'étude au ras du sol d'entreprises. Dans cette perspective, nous retraçons l'histoire de deux établissements du secteur du cuir au XIX^e siècle, un domaine où la matière première, la peau d'animal, passe par différentes étapes de plus en plus mécanisées avant de donner un produit fini. Nous nous intéressons aussi au rôle central de la famille dans leur évolution.

Le secteur du cuir au Québec à la fin du XIX^e siècle

Sous l'effet de l'industrialisation, le secteur du cuir connaît une croissance remarquable au Québec dans la seconde moitié du XIX^e siècle. De 14,3 millions de dollars en 1871, sa valeur de production grimpe à 21,6 millions de dollars en 1881¹. Il devance alors les secteurs du fer et de l'acier, du textile, du vêtement, du bois, et n'est supplanté que par celui de l'alimentation, qui prend appui principalement sur la montée en flèche des produits du lait (de 25 à 730 beurreries et fromageries entre 1871 et 1891).

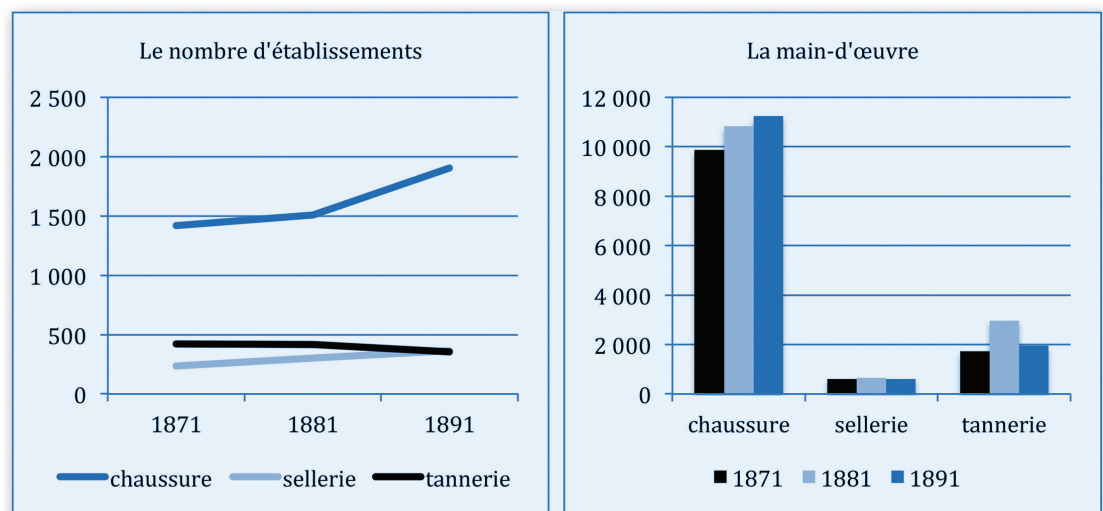
La plus importante, et de loin, des activités de transformation du secteur du cuir est l'industrie de la chaussure, en pleine mutation en raison de sa mécanisation². En l'espace d'une vingtaine d'années, soit de 1871 à 1891, le nombre de boutiques et de manufactures de chaussures croît

rapidement : de 1 400 à 1 900 unités de production (figure 1). Et celles-ci donnent du travail à plus de 11 000 personnes à la fin du siècle, dont le tiers sont des femmes et des jeunes personnes de 16 ans et moins. Les grands centres de production de la chaussure sont alors Montréal, d'où proviennent, estime-t-on, entre 60 et 75 % des chaussures et bottes vendues, et, dans une moindre mesure, Québec³. Une autre activité appréciable du secteur du cuir est celle de la sellerie, où sont fabriqués les selles et les harnais. Là aussi le nombre d'établissements – des boutiques pour l'essentiel – augmente alors que l'effectif des travailleurs se maintient autour de 600 dans le dernier tiers du XIX^e siècle (figure 1).

En amont de l'industrie de la chaussure et de celle de la sellerie, on trouve les tanneries, où est exécuté le laborieux travail de préparation des

Figure 1

Les établissements industriels et la main-d'œuvre du secteur du cuir au Québec, 1871-1891.
(Sources : Recensement du Canada, 1871, vol. III; Recensement du Canada, 1881, vol. III; Recensement du Canada, 1891, vol. III)



peaux destinées aux fabricants de chaussures, aux cordonniers et aux selliers⁴. À l'opposé des autres spécialités du secteur du cuir, celle du tannage traverse une période extrêmement difficile à la fin du XIX^e siècle. En effet, après être demeuré stable entre 1871 et 1881, le nombre de tanneries fléchit dans la décennie suivante, tout comme le nombre de travailleurs qui y œuvrent : 1 000 salariés de moins entre 1881 et 1891, alors que leur effectif avait augmenté de 71 % au cours des 10 années précédentes (figure 1). L'introduction du tannage au chrome vers 1880⁵, qui réduit le temps de préparation des peaux, et partant, les coûts de production, la vive concurrence des cuirs en provenance des États-Unis ainsi que la crise économique de 1873, dont les effets se font sentir jusque dans les années 1890, sont à l'origine du déclin des tanneries au Québec⁶. Mais comment, de façon concrète, les propriétaires d'établissements de tannage vivent-ils ces événements? L'examen attentif de deux tanneries situées l'une à Berthierville, l'autre à Louiseville, sur la rive nord du lac Saint-Pierre, rend compte des difficultés que connaît ce secteur d'activité dans le second versant du XIX^e siècle.

Les années 1840-1871 : la naissance et l'expansion de deux entreprises⁷

Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, Berthier et Maskinongé comptent parmi les comtés qui regroupent le plus grand nombre de travailleurs dans le domaine du tannage : de 65 à 98 dans le premier, de 24 à 46 dans le second⁸. Comment expliquer ce fait? Ces comtés sont-ils les hôtes d'un plus grand nombre de tanneries que d'autres? Non, pas du tout. La présence de deux grandes tanneries compte ici pour beaucoup : celle de Peter Ralston à Berthierville et celle de la société Yale, Laurent et Cie à Louiseville qui emploient 54 et 30 personnes respectivement en 1871. La tannerie berthelaise est la plus imposante de la région de Lanaudière, et une seule tannerie surclasse celle de Louiseville en Mauricie cette

année-là. Il s'agit de l'entreprise de la famille Richardson à Saint-Luc-de-Champlain qui mobilise une cinquantaine de travailleurs⁹, mais qui ferme ses portes quelques années plus tard. Contrairement à ce que d'aucuns ont écrit, ces établissements montrent éloquentement que les imposantes tanneries ne se trouvent pas seulement dans les grandes villes, mais aussi dans les campagnes. D'ailleurs, des recherches ont révélé en ce domaine des liens de complémentarité entre la ville et le monde rural au XIX^e siècle. Dans la première se concentre une bonne partie de la cordonnerie alors que le second devient le lieu de prédilection des activités de tannage et de sellerie¹⁰.

C'est dans les années 1840 que Robert Ralston, natif de l'Écosse, construit une boutique de tannerie dans le village de Berthier, où il habite depuis quelques années, près de la rivière Bayonne. Il y possédait déjà une potasserie depuis 1842. À la même époque, George Henry Yale, fils d'un maître tanneur né aux États-Unis, quitte Montréal pour venir s'établir au village de Rivière-du-Loup (Louiseville) en pleine croissance¹¹. Peu après, il y bâtit une boutique de tannerie au nord de la principale artère du village, la rue Saint-Laurent, non loin d'un ruisseau, parce que les diverses étapes du tannage nécessitent la consommation de grandes quantités d'eau. En 1850, Robert Ralston quitte Berthier pour la paroisse voisine de Sainte-Élisabeth, où il devient cultivateur, et cède ses installations à son frère Peter. L'année suivante, l'échoppe compte cinq travailleurs et celle de Yale, trois apprentis, dont André Yale, son frère, et William Laurent, son beau-frère.

Mais Peter Ralston et George Henry Yale nourrissent de plus grands desseins. Vers 1850, Ralston fait construire à Berthierville une tannerie en brique de trois étages, équipée d'une machine à vapeur faisant actionner trois pompes à eau, une machine à moudre l'écorce de pruche – matière première indispensable dans le traitement des peaux¹² – et une machine

à couper le cuir. Cet atelier, où sont traitées plus de 10 000 peaux par une dizaine d'hommes en 1861, est le deuxième plus imposant de Berthier, après la fonderie de John Clements¹³. De son côté, Yale fait l'acquisition de terrains à Saint-Didace, dans l'arrière-pays mauricien, sur les berges de la rivière Maskinongé, terrains sur lesquels fleurira un petit village industriel d'une centaine d'habitants du nom de son fondateur, Yaletown. Au début des années 1860, ce noyau villageois comprend une tannerie où une vingtaine de milliers de peaux sont transformées en cuir chaque année par une quinzaine de travailleurs, un moulin à moudre l'écorce de pruche, une scierie, un magasin et moins d'une dizaine d'habitations. Enfin, le petit complexe industriel est sous la responsabilité de l'agent de George Henry, William Yale, son frère, avec l'appui de leur père, Miles Yale, tanneur d'expérience. Entre-temps, la boutique de tannerie à Louiseville est rasée par un incendie. Peu après, soit en 1861, François-Xavier Lambert, marchand et gendre de George Henry, fait construire un hangar qu'il convertit en tannerie l'année suivante. Celui-ci voit à la bonne conduite de l'établissement louisevillien pendant que son beau-père tente de se dépêtrer de la situation fâcheuse dans laquelle il se trouve avec les créanciers de ses installations industrielles de Saint-Didace. En 1869, rien ne va plus pour Lambert, qui doit déclarer faillite. Sitôt, l'établissement de Louiseville est repris en main par Sylvestre Yale, un autre frère de George Henry, et William Laurent, son beau-frère, sous la raison sociale de Yale, Laurent et Compagnie. Tant et si bien que la tannerie figure en 1871 comme l'équipement de production le plus important de Louiseville après la grande scierie de la compagnie américaine Hunters-town Lumber, et comme un des rares où est installée une machine à vapeur.

Il en sort quelque 10 000 pièces de cuir annuellement d'une valeur de 48 800 \$ et 30 personnes y travaillent. À Berthierville, la tannerie

raison sociale	nombre de mois d'activité dans une année	force motrice	nombre de travailleurs	matières premières (nbre de peaux)	valeur de production (dollars)
Peter Ralston and Son	12	vapeur	54	10 000	110 000
Yale, Laurent et Cie	12	vapeur	30	5 200	48 800

Tableau 1

Les grandes tanneries de Berthierville et de Louiseville en 1871. (Source : Recensement du Canada, 1871 [listes nominatives])

de Peter Ralston et de son nouvel associé, Archibald Ralston, son fils, connue sous la raison sociale de Peter Ralston and Son, est encore plus considérable. Il s'y produit deux fois plus de pièces de cuir qu'à la tannerie de Yale et Laurent, le tout estimé à 110 000 \$ (tableau 1). Ce montant se révèle même supérieur à celui de la valeur de production de tous les autres établissements industriels de la localité réunis. De plus, la tannerie donne du travail à 54 personnes, dont 16 femmes et jeunes personnes de 16 ans et moins, ce qui en fait le plus gros employeur de Berthier.

La concrétisation des projets ambitieux des deux maîtres tanneurs ne s'est pas faite sans s'exposer à des risques financiers considérables. Dans les années 1850, Peter Ralston contracte trois prêts totalisant 1 600 \$ auprès de notables anglophones berthelais (deux commerçants et un bourgeois) et, dans la décennie suivante, un autre prêt de 5 000 \$ auprès des marchands de cuir montréalais Fayette Shaw & Brothers, qu'il doit acquitter à la première demande. C'est sans compter la reconnaissance de dettes de 2 000 \$ qu'il doit signer à John Pratt & Co., également marchands de cuir de Montréal, en 1862. Non sans heurts, Ralston réussit à tirer son épingle du jeu, et sa tannerie est toujours en activité au début des années 1870. La chance ne sourit toutefois pas autant à George Henry Yale. En 1867, incapable de rembourser le prêt de 9 000 \$ que lui ont consenti Champion Brown et William S. Childs, manufacturiers de chaussures à Montréal¹⁴, quelques années auparavant, Yale n'a d'autre choix que de leur vendre ses installations industrielles de Yaletown et

la vingtaine de terres qu'il possède dans la seigneurie de Lanaudière pour la somme de 30 000 \$. Faisant preuve de détermination, il reprend possession de ses biens l'année suivante pour les céder de nouveau en 1869. Cette fois-ci, les dettes accumulées de Yale envers Brown & Childs frisent les 70 000 \$. Suivant le recensement de 1871, la tannerie de Yaletown est dorénavant entre les mains de la compagnie Fayette Shaw & Brothers. Une douzaine d'hommes y travaillent.

Bref, les paysages industriels de Berthierville et de Louiseville se sont enrichis chacun d'une grande tannerie au milieu du XIX^e siècle, fruit de l'initiative d'entrepreneurs anglophones qui, au départ, avaient ouvert une boutique de tanneur dans leur paroisse d'adoption. Si le passage de la boutique d'artisan à la grande unité de production comporte des risques, garder cette dernière en activité et assurer sa rentabilité se révèle un dur défi, comme le montre l'itinéraire de Ralston et Yale au cours des années 1850 et 1860. La fin du siècle s'avèrera encore plus agitée pour nos deux manufacturiers de cuir.

Les années 1872-1896 : une période tumultueuse

En 1873, la société Peter Ralston and Son se trouve encore dans une situation précaire : les frères Shaw de Montréal lui réclament 10 000 \$, somme qu'elle réussit à rembourser l'année suivante. En 1875, les dettes de la compagnie, qui compte un associé de plus, Timothy Ralston, fils de Peter, totalisent 50 000 \$, dont 20 627 \$ dus à la Banque des Marchands de Montréal. Cette fois, c'est l'impasse, et les Ralston sont accusés

à la faillite par leurs créanciers. Deux ans plus tard, les dettes de la compagnie sont épongées et ses créanciers redonnent la tannerie de Berthierville à Sophronia Clements, qui remplace son époux, Peter, au sein de la société à la suite de son décès l'année précédente. Aussitôt, celle-ci tire sa révérence et laisse la gestion de l'entreprise à ses fils Archibald, Timothy et John, commis marchand de Montréal venu prêté main-forte à la famille en 1876.

À la même époque, la compagnie Yale et Laurent de Louiseville éprouve également de sérieux ennuis. En 1872, lourdement endettés, Sylvestre Yale et William Laurent cèdent leur tannerie à George Henry Yale et François-Xavier Lambert, son gendre, à qui ils doivent plus de 3 000 \$. Il est toutefois convenu que Sylvestre et William continueront à besogner à la tannerie. Quelques années plus tard, soit en 1876, la tannerie de Yaletown, alors propriété du manufacturier de cuir montréalais Timothy J. Donovan, est la proie des flammes¹⁵. G.H. Yale saute sur l'occasion et rachète pour une bouchée de pain (600 \$) ce qui reste des installations industrielles de Saint-Didace. Immédiatement, il reconstruit la tannerie et relance la production.

Yale poursuit sur sa lancée. En 1882, avec Édouard Caron, cultivateur, et les marchands Gabriel Caron, Raphaël Lambert et Charles Trépanier, tous de Louiseville, il forme La Compagnie de Chaussures Canadiennes, ce qui lui permettra d'écouler facilement ses pièces de cuir. Mais, encore une fois dans la dèche, Yale se retire du projet. La réouverture de la tannerie de Saint-Didace lui a coûté très cher et la

Banque Ville-Marie lui réclame 38 000 \$. Incapable de rembourser un tel montant, Yale signe une prorogation de délai de 12 mois avec la banque montréalaise. Mais, peine perdue, il fait faillite en 1883. Il perd non seulement une fois de plus Yaletown, mais également la tannerie de Louiseville. Dès l'année suivante, ce dernier établissement rouvre ses portes sous la raison sociale de G.H. Yale et Compagnie, sauf que, cette fois-ci, il est sous la direction de Victoire Laurent, l'épouse de George Henry. En 1885, ses obligations envers ses créanciers étant remplies, Yale reprend possession de sa tannerie avec un nouvel associé, Georges-François-Xavier Lambert, le fils de son gendre. Le partenariat entre les deux hommes prend fin après seulement trois mois. Finalement, en 1892, Yale ferme boutique après le décès de son épouse et retourne à Montréal, sa ville natale.

Du côté de Berthierville, la tannerie des Ralston, dont les activités ont été relancées en 1877, produit de façon régulière. Et l'avenir semble prometteur, puisque de nouvelles chaudières y sont installées en 1888 grâce au prêt de 10 000 \$ que le conseil municipal a consenti à l'entreprise. Cette décision des édiles de la ville ne reçoit toutefois pas l'assentiment de l'ensemble de la communauté berthelaise. L'année précédente, la manufacture de chaussures de Charles William Phillips (à Montréal), beau-frère des Ralston, ouvrait ses portes, ce qui assurait un débouché pour les cuirs de la tannerie. C'est donc la consternation lorsque Archibald Ralston, désormais l'unique propriétaire de l'entreprise, déclare faillite en 1889, précédée par celle de la manufacture de C.W. Phillips & Co. quelques jours auparavant. Le passif de la tannerie se chiffre alors à plusieurs dizaines de milliers de dollars. Heureusement, Ralston conclut une entente avec ses créanciers et les activités à la tannerie reprennent quelques mois plus tard, à la grande satisfaction de tous. Mais celle-ci est de courte durée, puisque Ralston est de nouveau en

faillite en 1890. Mis aux enchères, l'établissement est acheté par la Banque Molson de Montréal, qui le loue à son ancien propriétaire. Peu après, les autorités municipales de Berthierville s'engagent à verser 500 \$ par année à Ralston afin de l'aider à payer la location de la tannerie et à y conserver les emplois de ses travailleurs.

En 1892, des rumeurs circulent selon lesquelles un entrepreneur montréalais achèterait la tannerie dans le but de la démanteler. Le conseil municipal réagit promptement pour empêcher la fin d'une activité industrielle ancienne à Berthierville. Il accorde un prêt de 5 000 \$ à Ella M. Pollard, épouse d'Archibald, afin qu'elle achète la tannerie de la Banque Molson. L'affaire est conclue en 1893, et pour la troisième fois en l'espace de quatre ans, la production de cuir redémarre. En 1896, Ella M. Pollard annonce l'arrêt de la production pour quelques mois. L'année suivante, les activités ne sont pas reprises et, de toute évidence, la fermeture qualifiée au départ de temporaire est devenue définitive. Une entente est alors signée entre les autorités municipales de Berthierville et le couple Ralston-Pollard : les deux manufacturiers sont déchargés de l'obligation de rembourser le prêt de 5 000 \$ consenti en 1892 à condition de donner la tannerie et les terrains qui lui sont rattachés. Enfin, Ralston et son épouse quittent Berthierville pour aller s'établir à Woburn dans l'État du Massachusetts, au nord de Boston.

En somme, arrêts puis reprises de la production, dettes et faillites marquent l'évolution des tanneries des familles Ralston et Yale dans les dernières décennies du XIX^e siècle. Ces faits et péripéties ne sont pas propres à ces deux entreprises, ni aux autres du secteur du tannage, mais plus largement, aux diverses formes industrielles du monde rural. En effet, après une poussée impressionnante depuis le début du XIX^e siècle, le phénomène des industries rurales amorce un

déclin à partir de la seconde moitié des années 1870¹⁶. Celui-ci perdure tout de même en empruntant de nouveaux sentiers et en s'adaptant aux nouvelles réalités.

En dépit des nombreuses difficultés qu'elles ont connues, les tanneries de Berthierville et de Louiseville ont été au cœur d'une vie d'échanges animée. Les Ralston et Yale se sont approvisionnés en matières premières auprès, notamment, de la paysannerie de la rive nord du lac Saint-Pierre. Ainsi, en 1843, Peter Ralston conclut deux marchés : un premier par lequel 47 cultivateurs de Berthier, de Sainte-Élisabeth et de Saint-Thomas lui vendent 2 430 barriques de chaux, et un second stipulant que deux « faiseurs » de chaux de Sainte-Élisabeth s'engagent à acheminer à la tannerie de Berthierville l'ensemble de leur production de la prochaine année¹⁷. À Saint-Didace, où se trouve l'une des tanneries de Yale, et à Sainte-Ursule, la paroisse voisine, les récoltes de bois de pruche totalisent 1 592 cordes en 1871, ce qui représente 95 % de celles du comté de Maskinongé. Par ailleurs, une partie de la production des tanneries est écoulée dans la région. À preuve, en 1860, George Henry Yale réclame son dû à deux cordonniers de Saint-Justin et de Maskinongé ainsi qu'à deux cultivateurs de Louiseville et de Sainte-Ursule pour de la marchandise qu'il leur a livrée¹⁸. L'aire de relations de ces tanneries dépasse largement les échelles locale et régionale pour s'étendre à Montréal, comme l'indiquent les nombreuses dettes des Ralston et des Yale à l'égard des marchands de cuir de cette ville, et au-delà. Par exemple, en 1893, la tannerie de Berthierville reçoit 800 peaux de Chicago, la cité des grands abattoirs. L'année suivante, elle expédie 20 000 livres de cuir en Angleterre au cours d'une seule semaine.

Entreprise, entrepreneuriat et famille : des liens intimes

L'histoire des grandes tanneries de Berthierville et de Louiseville ainsi que le parcours professionnel de

leurs propriétaires se ressemblent à plus d'un égard. Premier point en commun, le dynamisme des Ralston et Yale, des artisans devenus en quelques années des manufacturiers connus à la tête d'entreprises avancées sur le plan technologique en raison de la présence de machines à vapeur – un équipement dont peu d'établissements disposent –, et qui mobilisent quelques dizaines de travailleurs. Ce dynamisme s'est toutefois heurté à de nombreux écueils : conjoncture économique défavorable; endettement excessif; réclamations répétées des créanciers, etc. Mais qu'à cela ne tienne, ils démontrent une audace et une détermination hors du commun. S'ils subissent un revers ou trébuchent, ils se relèvent, tentent par divers moyens de reprendre possession de leur entreprise et de remettre en branle la production.

La fibre entrepreneuriale des Ralston et Yale s'est manifestée dans d'autres expériences. Outre sa tannerie, Peter Ralston achète une scierie en 1854 et, avec l'entrepreneur Flavien Lavallée, il fait construire en 1871 un moulin à farine, à carder et à fouler actionné par la vapeur à Berthierville. Son fils Archibald contribue à l'implantation de la fonderie et de la manufacture de boulons de La Compagnie Industrielle de Berthier en 1887 avec des entrepreneurs de Montréal et de Berthierville, et de La Compagnie d'Imprimerie de Berthier l'année suivante, qui regroupe des membres des professions libérales de Montréal, de Saint-Cuthbert, de Berthierville, de Lanoraie et un cultivateur de l'Île-Dupas. Pour sa part, George Henry Yale fonde en 1863 la « Société de navigation des Trois-Rivières à Montréal côté nord du fleuve » avec 45 autres actionnaires, et dont il assumera la présidence par la suite. Au début des années 1880, il possède également une fromagerie à Louiseville.

En plus de s'illustrer comme entrepreneurs et employeurs de premier plan dans leur localité respective, les Ralston et Yale ont pris part à la vie

des institutions locales. Peter et Archibald Ralston ont occupé le poste de conseiller municipal de Berthierville pendant quelques années. En plus d'être juge de paix et commandant de la milice, Yale est élu premier maire de Louiseville en 1879. L'année précédente, il a brigué les suffrages des électeurs du comté de Maskinongé sur la scène fédérale sous la bannière du Parti libéral, mais a essuyé la défaite¹⁹.

Un autre élément de convergence dans la trajectoire des Ralston et Yale se rapporte au rôle de la famille au sein de leur entreprise. Selon bien des sociologues et des économistes du milieu du siècle dernier, c'est d'abord chez les Canadiens français que se tissent des liens étroits entre entreprise et vie familiale, au point de former une symbiose, et passablement moins chez les gens d'affaires de la communauté anglophone²⁰. La famille y est tellement importante qu'elle représente un système social indivisible dans une

société foncièrement traditionnelle, d'où l'utilité du concept de *folk society* pour la décrire²¹. Or, l'exemple des maîtres tanneurs Ralston et Yale montre que la famille se révèle également cruciale chez les manufacturiers anglophones²². Elle constitue la pierre d'assise sur laquelle repose l'entreprise. En effet, dans leur quête d'un associé ou d'un partenaire, de contremaîtres et de travailleurs spécialisés, de successeurs à la tête de la compagnie, d'endosseurs pour des emprunts, Ralston et Yale font d'abord confiance aux membres de leur famille. En toutes circonstances, ils mettent à contribution leur père, leurs frères et beaux-frères, et surtout, leurs conjointes. Plus que des aides dans la réalisation des tâches quotidiennes, Victoire Laurent en 1883 et Ella M. Pollard en 1893 reprennent en main l'entreprise de leurs époux qui, insolvable, ne peuvent repartir en affaires sans l'approbation de leurs créanciers. Ces changements ont été possibles parce que Victoire en 1870, soit immédiatement après que

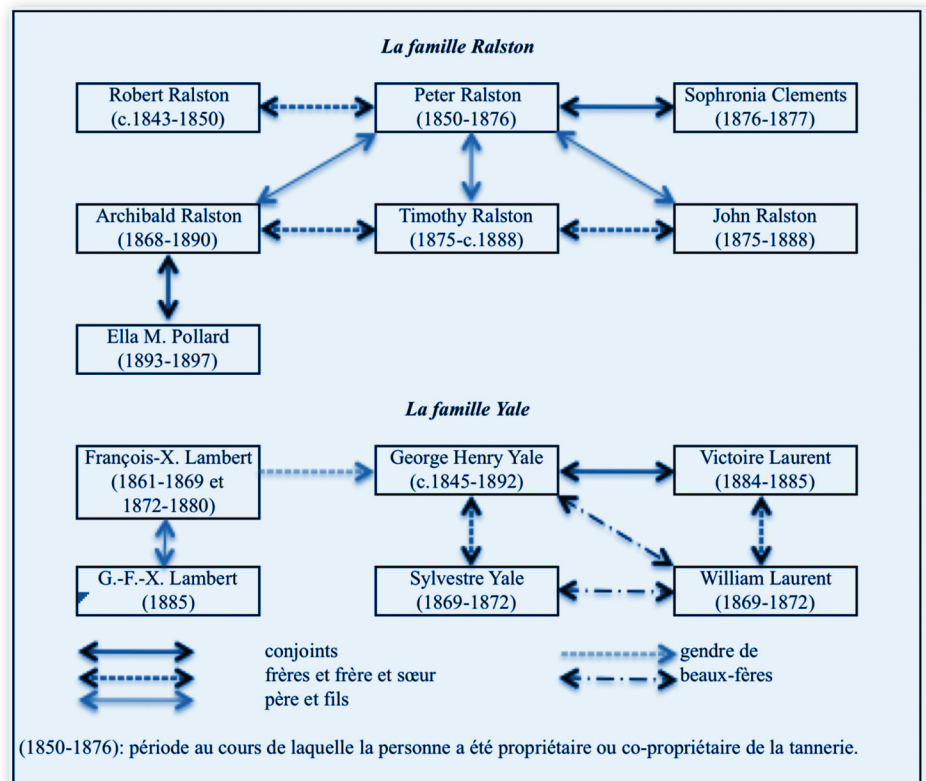


Figure 2
Les liens de parenté entre les différents propriétaires des tanneries Ralston et Yale dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

George Henry eut perdu Yaletown une seconde fois au profit de la compagnie Brown & Childs, et Ella en 1892, soit après qu'Archibald eut déclaré faillite deux années de suite, ont demandé et obtenu que leur mariage soit dorénavant sous le régime de la séparation de biens. Par la suite, les déboires de leurs époux ne les touchaient plus aussi directement. Il faut y voir une stratégie qui ne vise qu'un seul objectif : s'assurer que l'entreprise reste entre les mains de la famille. Enfin, l'histoire de l'entreprise Yale montre l'existence d'alliances matrimoniales entre francophones et anglophones, d'abord à Montréal, où George Henry épouse Victoire, puis à Louiseville, où d'autres membres de la famille Yale convolent avec des francophones, ce qui contribue à leur intégration dans leur milieu d'accueil.

Conclusion

Les grandes tanneries de Ralston et de Yale ont été d'un précieux apport pour Berthierville et Louiseville. En donnant du travail à des dizaines de tanneurs, de corroyeurs et de journaliers, elles ont contribué à la croissance des deux petites villes et à la consolidation des assises de leurs économies. Elles ont également permis aux paysans de s'intégrer davantage à l'économie de marché en requérant leurs services pour s'approvisionner en matières premières. L'évolution de ces établissements montre encore qu'après des années de croissance, leurs propriétaires ont déployé des efforts considérables pour les garder ouverts dans le contexte de crise de la fin du XIX^e siècle; des efforts qui, malheureusement, n'ont pas donné les résultats escomptés, et ce, même s'ils ont pu compter sur l'appui constant de leur famille.

En fin de compte, les monographies d'entreprise, comme celles des familles Ralston et Yale, enrichissent notre connaissance du phénomène industriel. Elles sont en quelque sorte complémentaires aux grandes synthèses sur l'industrialisation, tout en leur apportant des nuances.

Notes

- 1 Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain, Tome I : De la Confédération à la crise (1867-1929)*, Montréal, Boréal, 1989, p. 159. En se référant aux données des recensements publiés, des historiens ont avancé que le secteur du cuir enregistre sa plus forte poussée entre 1861 et 1871 alors que sa valeur de production passe de 1,2 million de dollars à 14,3 millions de dollars. Or, rien n'est moins sûr parce que seuls les grands établissements industriels ont été relevés dans le recensement de 1861, alors que les boutiques d'artisan, tellement plus nombreuses, ont été omises. Pour une critique des recensements canadiens du XIX^e siècle en matière industrielle, voir Jocelyn Morneau, *Petits pays et grands ensembles : les articulations du monde rural au XIX^e siècle. L'exemple du lac Saint-Pierre, Sainte-Foy*, Les Presses de l'Université Laval, 2000, p. 73-80.
- 2 Joanne Burgess, « L'industrie de la chaussure à Montréal (1840-1870). Le passage de l'artisanat à la fabrique », Jean-Claude Dupont et Jacques Mathieu, dir., *Les métiers du cuir*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981, p. 277-298; Jacques Ferland, « Les Chevaliers de Saint-Crépin du Québec, 1869-71 : une étude en trois tableaux », *The Canadian Historical Review*, vol. LXXII, n° 1 (mars 1991), p. 5-15.
- 3 P.-A. Linteau, R. Durocher et J.-C. Robert, op. cit., p. 160; Jean Hamelin et Yves Roby, *Histoire économique du Québec, 1851-1896*, Montréal, Éditions Fides, 1971, p. 269.
- 4 Pour une description des diverses étapes de la transformation d'une peau d'animal en pièce de cuir, voir Marcelle Martin, « La tannerie Lévesque de Saint-Octave-de-Métis, une tannerie artisanale de la fin du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle », *L'Estuaire. Revue d'histoire des pays de l'estuaire du Saint-Laurent*, n° 70 (juin 2010), p. 8-10; Jocelyne Perrier, « Les techniques et le commerce de la tannerie à Montréal au XVIII^e siècle », *Scientia Canadensis*, vol. XXIV, n° 52 (2000), p. 56-58; Fernand Harvey, « La vieille tannerie de Luceville. Un témoin des débuts de la mécanisation manufacturière », *Revue d'histoire du Bas Saint-Laurent*, vol. VI, n° 1 (janvier-avril 1979), p. 44-46.
- 5 Pendant longtemps, les tanneurs ont eu recours à des substances végétales (sèves, racines, feuilles, écorce) pour obtenir les tanins servant à l'apprêt des peaux. Ce procédé est appelé tannage végétal. Dans le cas du tannage au chrome, les produits naturels sont remplacés par des sels chromes qui se révèlent nocifs pour l'environnement, contrairement aux résidus du tannage végétal.
- 6 P.-A. Linteau, R. Durocher et J.-C. Robert, op.cit., p. 160; J. Hamelin et Y. Roby, op. cit., p. 270; Marc-André Bluteau, Jean-Pierre Charland, Marise Thivierge et Nicole Thivierge, *Les cordonniers, artisans du cuir*, Montréal, Boréal Express/Musée national de l'Homme, 1980, p. 116.
- 7 À moins d'indications contraires, les informations de cette partie et de la suivante sont tirées des sources suivantes : les archives de la publicité des droits des comtés de Berthier et de Maskinongé réunies maintenant dans le Registre foncier du Québec (<http://www.registrefoncier.gouv.qc.ca>); Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ), Centre d'archives de la Mauricie et du Centre-du-Québec, Dossiers de la cour supérieure du district de Trois-Rivières, 1860-1892 et Registres des déclarations sociales (sociétés), 1849-1900, 4 volumes, et Centre d'archives de Montréal, Registres des déclarations sociales, 1859-1900, 4 volumes (district de Richelieu); Recensements du Canada, 1851-1891 (listes nominatives); La Gazette de Berthier (1886-1900); La Rive Nord (Berthierville) (1881); Le Courrier de Louiseville (1878-1896); Le Courrier de Maskinongé (1878-1885).
- 8 En 1871, Berthier est le sixième comté du Québec où l'on dénombre le plus grand nombre de salariés dans des tanneries, et Maskinongé, le dixième. Lors des recensements de 1881 et de 1891, Berthier se classe au 7^e rang et Maskinongé, au 13^e.

Notes (suite)

- 9 René Hardy, Pierre Lanthier et Normand Séguin, « Les industries rurales et l'extension du réseau villageois dans la Mauricie pré-industrielle : l'exemple du comté de Champlain durant la seconde moitié du 19^e siècle », François Lebrun et Normand Séguin, dir., *Sociétés villageoises et rapports villes-campagnes au Québec et dans la France de l'Ouest, XVII^e-XX^e siècles*, Trois-Rivières, Centre de recherche en études québécoises et les Presses universitaires de Rennes 2, 1987, p. 243.
- 10 Serge Courville, Jean-Claude Robert et Normand Séguin, *Le pays laurentien au XIX^e siècle : les morphologies de base*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1995, p. 91 (Coll. « Atlas historique du Québec »).
- 11 Germain Lesage, *Histoire de Louiseville, 1665-1960*, Louiseville, Presbytère de Louiseville, 1961, p. 203.
- 12 Grâce à l'écorce de pruche moulue puis dissoute dans l'eau, les peaux deviennent imputrescibles. En outre, le tanin obtenu de l'écorce de cette essence de bois donne au cuir sa couleur, sa consistance et sa résistance. R. Labelle, *Tanneurs et tanneries du Bas Saint-Laurent (1900-1930)*, Ottawa, Musées nationaux du Canada, 1979, p. 94.
- 13 Parallèlement à la construction de sa tannerie, Ralston achète un moulin à scie en 1854 qu'il vend dès l'année suivante tout en gardant le droit d'utiliser l'énergie hydraulique en aval du moulin pour y moudre de l'écorce de pruche à l'aide d'une machine.
- 14 À la fin de la décennie 1850-1860, la manufacture de Brown & Childs Co. à Montréal compte 800 travailleurs. La production quotidienne y est de 100 paires de bottes et chaussures. J. Hamelin et Y Roby, op. cit., p. 268..
- 15 Charles Drisard, « Le poste de Yale (Yaletown) », *L'Écho de Saint-Justin*, 15 novembre 1928.
- 16 R. Hardy, P. Lanthier et N. Séguin, op. cit., p. 241; René Hardy et Normand Séguin, *Histoire de la Mauricie*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2004, p. 212-215; Normand Brouillette, Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau, *Histoire de Lanaudière*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2012, p. 458-459; J. Morneau, op. cit., chapitres 3 et 8; Pierre Lanthier, « The SME and the Second Industrialization : The Case of the St. Maurice Valley (Canada) from 1870 to 1950 », M. Siegensthaler et M. Müller, dir., *Structure and Strategy of Small and Middle-Sized Enterprise since the Industrial révolution* dans *Zeitschrift für Unternehmensgeschichte*, Stuttgart, Frank Steiner Verlag, 1994, p. 89-105.
- 17 BANQ, Centre d'archives de Montréal, Greffe du notaire François-Xavier Lafond, minutes 27 (22 décembre 1843) et 28 (23 décembre 1843).
- 18 BANQ, Centre d'archives de la Mauricie et du Centre-du-Québec, cour de circuit du comté de Maskinongé, n^{os} 2, 21, 22 et 24 (1860).
- 19 Pierre Drouilly, *Statistiques électorales fédérales du Québec, 1867-1980*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1983, p. 36.
- 20 Norman W. Taylor, « L'industriel canadien-français et son milieu », René Durocher et Paul-André Linteau, dir., *Le retard du Québec et l'infériorité des Canadiens français*, Montréal, Boréal Express, 1971, p. 73; Jacques Melançon, « Retard de croissance de l'entreprise canadienne-française », *L'Actualité économique*, vol. XXXI, n^o 4 (janvier-mars 1956), p. 503-522.
- 21 Robert Redfield, « La culture canadienne-française à Saint-Denis » et Everett C. Hugues, « L'industrie et le système rural au Québec », dans Marcel Rioux et Yves Martin, dir., *La société canadienne-française*, Montréal, Hurtubise HMH, 1971, p. 70 et 92 respectivement. Pour une critique du concept de *folk society*, voir Normand Séguin, *La conquête du sol*, Sillery, Boréal Express, 1977, chapitre VIII; Claude Couture et Claude Denis, « La captation du couple tradition-modernité par la sociographie québécoise », Terry Goldie, Carmen Lambert et Rowland Lorimer, éd., *Canada : Theoretical Discourse/Discours théoriques*, Montréal, Association for Canadian Studies/ Association d'études canadiennes, 1994, p. 105-131.
- 22 D'ailleurs, il en est encore ainsi de nos jours. Voir Ivan Lansberg, Edith L. Perrow et Sharon Rogolsky, « Family Business as an Emerging Field », *Family Business Review*, vol. 1, n^o 1 (1988), p. 1-8.